

Études littéraires africaines

MOURALIS (Bernard), *Le Sud du Nord. Présences et usages du Sud chez Racine, Mallarmé, Daudet et Loti*. Paris : Honoré Champion, coll. Unichamp-Essentiel, n°33, 2014, 188 p. – ISBN 978-2-74532-745-1



Daniel Delas

Number 39, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033166ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033166ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delas, D. (2015). Review of [MOURALIS (Bernard), *Le Sud du Nord. Présences et usages du Sud chez Racine, Mallarmé, Daudet et Loti*. Paris : Honoré Champion, coll. Unichamp-Essentiel, n°33, 2014, 188 p. – ISBN 978-2-74532-745-1]. *Études littéraires africaines*, (39), 224–226. <https://doi.org/10.7202/1033166ar>

Magang-Ma-Mbuju Wisi ». Dans le premier, il examine la liberté de ton qui singularise le poète, son écriture « volcanique, éruptive » et son esthétique de la fulmination, qui inscrit le Gabon « dans la logique d'une poésie incandescente ». Le second article montre que, chez Moundjéou, le sentiment amoureux est pris dans un conflit et génère une souffrance qui engendre à son tour la parole élégiaque. Enfin, Mouhfat Mouthare pose la question du manque en tant que condition de la création poétique.

En somme, cet ouvrage a le mérite de nous faire découvrir un poète et d'ouvrir de nouvelles pistes de recherches concernant la littérature gabonaise. Ajoutons que les six contributions sont précédées de résumés en anglais.

■ Prisca OTOUMA

MOURALIS (BERNARD), *LE SUD DU NORD. PRÉSENCES ET USAGES DU SUD CHEZ RACINE, MALLARMÉ, DAUDET ET LOTI*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. UNICHAMP-ESSENTIEL, N°33, 2014, 188 P. – ISBN 978-2-74532-745-1.

Pourquoi rendre compte dans une revue comme la nôtre, consacrée aux littératures africaines, d'une étude portant sur quatre écrivains français, Racine, Mallarmé, Daudet et Loti, qui ne semblent pas avoir de lien particulier avec le continent africain ni être francophones, puisqu'ils n'appartiennent pas par leur naissance, leur famille ou leur formation à des cultures d'outre-mer comme Parry, Leconte de Lisle, Hérédia, Hearn ou, plus près de nous, Saint-John Perse ou Le Clézio ? La réponse tient d'abord à l'auteur de l'étude, Bernard Mouralis, bien connu pour ses travaux africanistes ; en d'autres termes : s'il s'intéresse à ces écrivains, c'est qu'il y a une continuité avec sa réflexion sur les auteurs francophones africains ou antillais, allons donc y voir ! En second lieu, c'est l'emploi du terme « Sud » qui peut susciter l'intérêt des lecteurs de notre revue dans la mesure où, depuis une dizaine d'années, il tend à remplacer « francophone » pour qualifier les écrits littéraires de langue française venus d'ailleurs que de la métropole France.

Dans une courte introduction, Bernard Mouralis explique que l'objet de son ouvrage n'est toutefois pas d'étudier en eux-mêmes un « Sud » colonisé ou un « Nord » colonisateur, mais de montrer comment « tout texte du Nord » est « susceptible, sous une forme ou sous une autre, de porter ou de générer un Sud en son sein » (p. 18), au-delà de toute appartenance géoculturelle.

Le premier écrivain choisi pour illustrer cette problématique est Jean Racine, dont le séjour d'une année, qu'il fit à Uzès en 1661-1662 dans l'espoir d'obtenir un bénéfice ecclésiastique de son oncle, s'accompagna d'une abondante correspondance. On voit le jeune homme s'ouvrir un peu aux mœurs des gens à défaut de vraiment goûter les paysages, car, l'imaginaire de Racine restant totalement gréco-romain, il ne voit tout simplement pas la nature languedocienne. Mouralis conclut prudemment à une intéressante « sensibilité au Sud ».

Second homme du Nord descendu dans le Sud et dont Mouralis interroge l'imprégnation, Stéphane Mallarmé, qui fut professeur d'anglais à Tournon durant trois années (1863-1866) puis à Avignon durant quatre années (1867-1871) avant de remonter à Paris au lycée Condorcet. Les années Tournon furent très difficiles pour le poète et sa petite famille (une fille Geneviève, née en 1864) dans cette petite ville froide et venteuse, de sorte que la nomination à Avignon fut bienvenue. Mouralis soutient le point de vue que, contrairement aux représentations courantes d'un Mallarmé solitaire, parfois désespéré, se battant au long des nuits contre la démente de l'indicible, la connaissance des poètes félibres d'Avignon regroupés autour de Mistral et d'Aubanel en particulier avec lequel il entretint des relations très amicales lui fit partager des moments de joie profonde. Au-delà d'un parcours psychologique que Mouralis analyse en suivant de près les écrits de Mondor et de Mauron, il avance l'idée d'une « forte convergence » entre les deux poètes, sans pour autant qu'il y ait eu quelque interférence d'inspiration entre Aubanel et Mallarmé, pas plus qu'il n'y en eut entre l'écriture de Mistral, si virgilienne, et celle de Mallarmé.

Avec Alphonse Daudet, nous n'allons plus à la découverte du Sud en partant du Nord puisque l'écrivain est un homme du Sud, né à Nîmes en 1840, « monté » à Paris en 1857 pour devenir un écrivain lié au groupe naturaliste de Zola. Locuteur du provençal de son enfance, revenant très souvent dans le Midi (à Fontvieille en particulier, non loin du village de Mistral, Maillane), Daudet a gardé un lien très fort avec la culture provençale populaire. En témoignent les si fameuses *Lettres de mon moulin* (1869) et les trois volumes du cycle de Tartarin (1872, 1885 et 1890), dont le propos, quoique provençal, est pourtant très éloigné du combat mistralien pour la renaissance de la Provence : « quelle que soit l'acuité du regard et des notations, il n'y a jamais chez Daudet manifestation de cette ambition totalisante dans la vision du monde méridional » (p. 111). Il se veut un écrivain réaliste jusque dans son écriture et la mimesis qu'il

donne par écrit de la Provence est simulation, invention. Mistral se trompe en effet quand il lui écrit : « Tu as réussi avec un merveilleux talent ce problème difficile : écrire le français en provençal » (p. 118), de même que ceux qui diront à Céline, suscitant son ire, qu'il a merveilleusement imité le français populaire ou comme ceux qui parleront de « traduction » à propos de Kourouma, disant qu'« il a écrit malinke en français ». Non, il y a mimesis et non imitation, invention et non traduction. Ainsi, la force de Daudet est de s'être engagé dans une « esthétique de la transposition et de la re-création d'éléments qui viennent s'intégrer dans son projet personnel d'écrivain » (p. 132).

Mais celui qui illustre le mieux la thèse de la présence insistante d'un latent Sud chez les écrivains français, c'est évidemment Pierre Loti. On sait qu'en tant qu'officier de marine, il avait non seulement fait le tour du monde (comme Jules Verne) mais « épousé » physiquement ces mondes qu'il découvrait, en Polynésie, au Japon, à Istanbul. Ultime avatar de cet « exotisme intérieur » qui lui fait découvrir la Bretagne comme un pays lointain, *Ramuntcho* a pour cadre le pays et le peuple basques que Loti approche dans un étonnant esprit anthropologique, à la recherche de ce qu'on appellerait aujourd'hui son « identité ». « Pour Loti, le Sud est moins un concept géographique, dont on connaît au demeurant le caractère relatif, qu'une façon d'être profondément différent du monde de l'Europe occidentale, voire de la France toute seule » (p. 153). Il donne ainsi un roman « postcolonial » (p. 164) et ce n'est pas par hasard si des romanciers africains comme Ousmane Socé Diop ou Abdoulaye Sadjou ont dit leur admiration pour Loti.

Sans forcer sur les réponses, l'étude de Bernard Mouralis propose une interrogation originale sur le rôle du « Sud » dans la définition de l'exotisme et de la culture populaire, dont on voit bien comment elle peut s'étendre aux littératures africaines.

■ Daniel DELAS

MUIKILU NDAYE (ANTOINE), *ÉVANGÉLISATION POUR LES CONCEPTEURS ET FORMATION DANS TOUTES LES STRATES AU THÉÂTRE DANS UN CONGO ADMINISTRÉ*. KINSHASA : CENTRE D'ÉDITION ET DE DIFFUSION POUR LA PROMOTION DU THÉÂTRE, 2014, 153 P. – ISBN 99951-635-3-5.

Dans ce livre tiré de sa thèse de doctorat, – qu'il a tenu à publier au Congo quitte à ce que certaines pages ne soient pas très bien imprimées –, Antoine Muikilu Ndaye poursuit la réflexion sur le